

**Mary-Lafon : Conséquences à une prise de position occitaniste
(version corrigée d'un texte publié par la MARPOC
dans les actes de l'université occitane d'été de Nîmes en 1986)
JEAN-PAUL DAMAGGIO (Montauban)**

Voici un rapide aperçu de la génération de Mary-Lafon pour que vous puissiez vous dire : Mary-Lafon est bien petit mais son monde fut bien grand. Il est né en 1810 et, entre 1800 et 1810, sont nés : G. Sand, Alfred de Musset, Victor Hugo, Blanqui, Barbès, Proudhon, Emile de Girardin, Garibaldi, Mazzini. Ce n'est pas si mal, même si c'est mélangé. Et quand on regarde les douze ans qui suivirent on trouve : Dickens, les soeurs Brontë, Dostoïevsky, Marx et Engels, Tolstoï, etc.

J'aurais dû citer en premier un historien (sans conteste possible, Mary-Lafon fut fondamentalement un historien) comme Edgar Quinet né sept ans avant lui, ou Alexis de Tocqueville né cinq ans avant lui.

En tant qu'historien il n'est pas seulement l'historien du Midi mais aussi celui de Rome, de l'Espagne et de la France. Voilà, déjà quatre de ses oeuvres. Bien entendu il me faudrait étudier la qualité de ses recherches et découvertes historiques par rapport à celles des autres historiens de son temps. A-t-il mieux analysé l'Espagne que Rome ? Le Midi que la France ?

Mais telle n'est pas mon ambition. Ce qui m'a frappé le plus fortement chez Mary-Lafon c'est que son engagement en faveur du Midi (je l'appelle prise de position occitaniste même si l'usage moderne de ce terme est postérieur à Mary-Lafon) l'oblige dans sa pratique à se poser la question de la géographie. On ne peut pas faire l'histoire du Midi sans se demander ce qu'est le Midi. Et cette question n'est pas pour lui théorique mais pratique.

Faire dans l'indiscipline.

Ce que je veux dire par géographie n'a pas à voir uniquement avec les frontières géographiques. L'histoire est la discipline importante du XIXe siècle. Pour se faire historien du Midi Mary-Lafon va faire de l'histoire politique, religieuse et littéraire. Il va mélanger les genres. Je prétends qu'il ne s'agit pas d'une recherche interdisciplinaire mais interindisciplinaire. Même si ce mot peut paraître assez barbare il est décisif.

Tout ce qui naît est une mise en relation imprévue entre des cloisonnés d'hier.

Les travaux interdisciplinaires sont une chose. Dans un pays comme la France il s'agit le plus souvent de travaux dont les résultats sont souvent des juxtapositions sans les entre croisements indispensables portant atteinte aux disciplines elles-mêmes. A son niveau Mary-Lafon est obligé de mettre en œuvre une interindiscipline.

Pour me faire comprendre voici cette citation de Mary-Lafon :

« Quelques personnes qui spécialisent tout et qui ne semblent pas comprendre que l'esprit puisse avoir une action multiple, se sont étonnées de me voir passer de temps à autre, des travaux de l'histoire ou de la philologie à des compositions de nature moins sérieuses. Si elles avaient bien voulu songer que l'intelligence est comme la terre qui a besoin pour produire de se renouveler, de changer souvent de culture et de semence, leur surprise aurait cessé. La variété dans le travail distrait, délasse et fortifie. Les rêves de l'imaginaire reposent des fatigues de l'érudition. En sortant du

noir cimetièrre de la philologie, on respire avec joie sur la scène, et la poésie est douce au cœur froissé et rempli d'amertume qu'étouffe à travers les siècles **le genou du plus fort.** » (1859)

Bien sûr une telle diversité fait sourire dans un monde moderne confronté aux excès des spécialisations !

Faire dans le populaire.

Je connais un occitaniste qui parle très souvent du « peuple occitan » et un jour lui demandant ce qu'était ce peuple occitan, il me répondit : « Je me sers le moins possible de cette notion ». Fort de cette réponse, j'ai compris que le peuple est chez lui une notion sans conscience. Comment, avant d'en venir à la conception de Mary-Lafon, ne pas dire un mot de cet ouvrage central publié par Michelet en 1846 : **Le Peuple ?**

Michelet avait seulement 12 ans de plus que Mary-Lafon. Y avait-il des rapports entre eux ? Je n'ai rien remarqué à ce sujet alors que j'ai remarqué que Mary-Lafon évoquait beaucoup plus Nodier et Fauriel. Michelet, avec son petit livre, veut mettre le peuple à sa juste place. Il veut combattre la vision marginalisante donnée par la littérature, la vision simplificatrice donnée par les économistes. Ce combat s'explique car entre 1800 et 1850 semble s'ouvrir une ère d'ouverture sociale et quand à la fin de 1855 Michelet fera une courte préface à son livre de 1846 il écrira à juste titre me semble-t-il :

« Un monde a sombré depuis lors (1846) : un monde lentement surgit à l'horizon. Modifier le livre, l'accommoder à ce présent fort trouble, à l'avenir obscur, c'eût été lui ôter le cachet de l'époque, faire un livre bâtard et faux. »

Si Michelet fait dans le populaire, c'est surtout pour rendre justice à une partie de la population trop souvent ignorée :

« L'instinct du peuple : peu étudié jusqu'ici.

« Au moment de commencer cette vaste et difficile recherche, je m'aperçois d'une chose peu rassurante, c'est que je suis seul sur cette route : je n'y rencontre personne dont je puisse tirer secours. Seul ! je n'en irai pas moins, plein de courage et d'espérance. »

Et du côté de Mary-Lafon ? Ici voici une autre citation de Mary-Lafon prise dans **Histoire d'une ville protestante** :

« Dans ce triple assassinat empreint de toute la rudesse de ce siècle de fer se révélaient violemment les trois intérêts qui divisaient la Réforme :

- L'intérêt religieux passionnant le peuple et les ministres,
- L'intérêt de la noblesse et des soldats qui vivaient de la guerre civile,
- L'intérêt des cités municipales dont la bourgeoisie s'était enrichie des biens du clergé et affranchie de tout contrôle sous l'autorité nominale du roi. »

A chaque grande étape de l'histoire Mary-Lafon analyse de manière spécifique les intérêts du peuple face à ceux de la bourgeoisie et de la noblesse. Et quand je dis à chaque grande étape de l'histoire je veux dire même aux temps les plus reculés de la vie à Rome :

« Mais ces inventions poétiques [sur la fondation de la ville éternelle] ne conviennent qu'à l'enfance des peuples. En arrivant à l'âge de raison, ils les rejettent ou les expliquent. Tite-Live, qui écrivait 700 ans après l'ère romulienne, rendit donc

à la tradition les couleurs de la vérité. [Romulus chef de brigands et d'esclaves fugitifs.] »

Cet intérêt pour le peuple, il le tient de cet engagement pour le Midi. Voulant entrer dans l'étude historique par la porte du Sud, il lui fallait travailler cette question du peuple. Le fait-il plus et mieux que d'autres ? Une fois encore, je ne cherche pas à juger mais à montrer. A-t-il par exemple posé la question du peuple dans le cadre de ses autres recherches historiques ?

En écrivant *l'histoire de Rome* il montre qu'au cœur de cette histoire il y a bien le peuple de la ville. Cependant, les dirigeants ne sont pas réduits à n'être que les porte-paroles du peuple. Le pouvoir créant sa propre logique, l'histoire se réduit ainsi à un affrontement entre la logique du peuple et la logique du pouvoir. Mais, par rapport à Michelet, le peuple de Mary-Lafon est un peuple fort de ses luttes plutôt que fort de ses valeurs.

Dans le tome 4 de son *Histoire du Midi* le peuple apparaît en premier lieu comme dans *l'Histoire d'une ville protestante* :

« Si La Noue à La Rochelle en 1573 n'avait eu à persuader que la majorité du grand conseil composée de cette classe riche qui songeant exclusivement à ses intérêts, séparant presque toujours en temps de guerre sa cause de celle du peuple, sa tâche aurait été facile, mais toute délibération importante devant être prise en commun, il échouait dans l'assemblée populaire. »

Plus loin, plutôt que de répéter le mot peuple, il parlera des populations qui tiennent leur force de la vieille liberté municipale. Il faut enflammer le peuple, et veiller à ses intérêts, peut-on encore lire un peu plus loin. En bref, le peuple est dépositaire de luttes positives, mais plutôt que de les tenir de son état, il les tient de ses combats pour la liberté.

Cependant, chez Mary-Lafon comme chez Michelet, le peuple n'apparaît pas toujours sous le même angle. Voici Michelet :

« Le peuple, dans sa plus haute idée, se retrouve difficilement dans le peuple. Quand je l'observe, ici ou là, ce n'est pas lui, c'est telle classe, telle forme partielle du peuple, altérée et éphémère. Il n'est dans sa vérité, à sa plus haute puissance, que dans l'homme de génie ; en lui réside la grande âme. »

En faisant *l'Histoire du Midi*, Mary-Lafon est conduit à poser la question de la langue (elle est en fait au départ de sa démarche) et la question de la langue d'oc est pour lui **la question du rapport de la langue et du peuple** (question inutile chez Michelet). Il retrouve donc le peuple par cette porte mais il fera très nettement la différence entre le peuple « positif » de 1830 et le peuple « négatif » de juin 1848 si bien que la question reste entière : qu'est-ce que le peuple ?

Faire dans le culturel.

Enfin, à la croisée de l'indiscipline, du peuple, de la politique et de la religion, il y a le culturel, autant dire pour Mary-Lafon le littéraire. A la fin de sa vie, il écrira une histoire spécifique de la littérature du Midi de la France, mais au départ n'oublions pas qu'écrivant son *Histoire du Midi* il y inclut l'histoire littéraire. Là aussi cette attitude se retrouvera quand il écrira *l'Histoire d'Espagne*. A quel titre la littérature est-elle convoquée dans ses études, d'histoire ?

« Qu'il nous soit permis de nous étonner, en passant, du succès obtenu par le Don Quichotte en Espagne. La satire du manchot d'Alcala est l'outrage le plus sanglant qu'on puisse infliger au caractère, aux sentiments, aux traditions historiques d'un

peuple. Ce n'est pas le pauvre hidalgo de la Manche, c'est Gusman, c'est Don Sancho, c'est le Cid Campeador lui-même que Miguel Cervantès, pauvre, dédaigné, obscur, plus près de la classe mercantile que de la noblesse, traîne, en vrai fils de la bourgeoisie toujours goguenarde et un peu envieuse, sur la claie de la raillerie. Aussi la vogue de son livre marqua douloureusement l'ère de la déchéance de l'Espagne. Avant l'apparition de Don Quichotte, l'Espagne était la première nation de l'Europe et du Monde. Au moment où elle rit de cette passion de l'honneur portée jusqu'à la démence, qui avait jusque-là fait la force de sa gloire, elle perd peu à peu son rang et finit par tomber du grand destrier du Cid sur l'âne de Sancho Panca. »

En bref la littérature peut changer le destin d'un peuple.

Quand il s'agit des rapports entre le peuple et sa langue les questions sont plus décisives encore. La littérature travaille la langue et quand on considère qu'une langue comme la langue occitane est d'abord la langue du peuple, on constate que l'indiscipline nous mène loin. Elle nous mène loin de l'idée que toute culture est d'abord affaire d'une élite, loin de l'idée que tout peuple a d'abord des besoins dits matériels, loin de l'idée que toute langue est d'abord une affaire linguistique.

A l'inverse, elle nous mène près de cette recherche incessante de la révolution culturelle.

Mary-Lafon ne s'est pas posé cette question. Au contraire, tout son siècle veut dépasser ce thème cher aux encyclopédistes, aux philosophes des lumières. Le thème est immense, mais pour m'en tenir à Mary-Lafon je pense que sa volonté de se situer d'un point de vue occitaniste, l'a obligé d'aller pratiquement plus loin que sa conscience et plus loin que la conscience de son temps. Un pionnier plus qu'un précurseur. Le précurseur suggère une voie que le pionnier du grand Far-West ouvre. Si Christophe Colomb avait écouté les théoriciens de la navigation il ne serait jamais parti. Il aurait pu aussi ne jamais arriver.

Mary-Lafon fut un pionnier et une dernière comparaison nous permettra de préciser. Il s'agit de lire Mary-Lafon en parallèle avec un autre historien, Guizot. Ils sont à la fois très proches et très opposés. C'est vrai, Guizot est plus vieux de 23 ans, ce qui n'empêche pas leur ressemblances. D'ailleurs Mary-Lafon reconnaît que Guizot a mieux apprécié son œuvre d'historien, qu'elle ne l'a été dans le Midi.

Guizot est l'image de l'intellectuel qui veut sortir de la révolution culturelle de 1830. Il est un historien considérable et en même temps un homme politique. Il travaille ses idées et ne mesure leur valeur qu'à l'impact qu'elles ont sur le réel. Il ne recule pas face au présent, il ne rejoint pas les ultras, il ne prône pas un conservatisme à reculons. Il veut faire avancer sa propre classe.

A partir des mêmes idées (celles de la révolution de 1830 pour aller vite) Mary-Lafon tire d'autres conclusions car il se place du point de vue du Midi, de son peuple et de sa culture.

Et il dit bien pourquoi il fut conduit à ce choix. Il refuse l'érudition pour l'érudition. Il conteste la démarche de l'Université dont la méthode est jugée insuffisante. « Je me suis proposé de donner à mon travail historique un but immédiatement utile », voilà pour la démarche à la Guizot : faire en sorte que le travail intellectuel se confronte directement au réel mais ensuite Mary-Lafon déclare :

« D'ordinaire on fait marcher de front l'étude du français et du latin ; eh bien ! pas un grammairien encore n'a paru soupçonner que la plus jeune de ces langues est la fille de l'autre et que par conséquent au lieu de les étudier séparément on devait les apprendre à la fois. »

Ensuite, après avoir fait remarquer que le « patois » est aussi une forme de « cette magnifique langue qui servit d'interprète au monde » il ajoute :

« Ensuite trop strictement renfermés dans le cercle de l'investigation théorique, ces savants ne songeront pas à se tourner vers l'Université et à l'avertir qu'il existe 14 millions d'individus connaissant à priori ces patois romans et que dès lors au lieu de chercher à les effacer de leur esprit, au lieu de les proscrire, il faut en faire la base de l'enseignement linguistique. »

Mary-Lafon est le D'Artagnan de l'équipe Guizot, Michelet, Tocqueville. Tocqueville plaida la cause de la démocratie américaine en disant que les Indiens n'étaient pas des êtres humains

à part entière. Michelet plaida la cause du peuple en disant que le massacre des Indiens était injuste mais en proclamant en même temps son antisémitisme :

« Où sont nos autres amis, les Indiens d'Amérique du Nord, à qui notre vieille France avait si bien donné la main ? hélas ! je viens de voir les derniers qu'on montrait sur des tréteaux... Les Anglais d'Amérique, marchands, puritains, dans leur dure inintelligence, ont refoulé, affamé, anéanti tout à l'heure des races héroïques, qui laissent une place vide à jamais sur le globe, un regret au genre humain. »

Si tous ces cheminements se croisent, on s'aperçoit que celui de Mary-Lafon reste sur les marges. Pourtant il a eu raison contre Guizot, la révolution démocratique s'est faite par en bas et non par en haut. Ces cheminements se croisent dans une mouvance complexe qui à la suite de Blanqui-Barbès va trouver en face une autre mouvance avec Marx et Engels.

Les échecs politiques et journalistes de Mary-Lafon feront qu'à la fin de sa vie son autobiographie sera une autobiographie de sa vie littéraire. Preuve qu'il a fait véritablement dans le culturel mais que, se rattachant à cela, il s'en sert comme paravent. La culture lui permet de masquer des enjeux sociaux qu'il connaît.

Il se trouve qu'en 1987 nous ne sommes pas obligés de limiter sa démarche aux conditions de sa vie et de son époque. Il se trouve que le mouvement occitan a continué après lui de développer son histoire. Il se trouve que le temps de l'aménagement capitaliste du territoire est venu se confronter au temps de l'informatique sans territoire. Il se trouve que démolir les multiples cloisons qui nous étouffent est devenu un enjeu capital qui à mon sens passe par une redéfinition de l'indiscipline, du peuple et du culturel. Mary-Lafon voulait aménager des transformations dans la société. Il nous faut transformer les aménagements.

En conséquence, ensemble, faisons en sorte que le monde se déménage. Pour la forme déclarons : D'Artagnan avec nous. Juillet 1986 Jean-Paul Damaggio

Guizot voulut démocratiser la société contre la démocratie elle-même. Mary-Lafon plaida la cause du Midi en demandant une juste réparation.

Au milieu de ces cheminements complexes il y avait ceux qui voulaient agir par en haut (Guizot-Michelet) et ceux qui voulaient agir par en bas (Mary-Lafon - Tocqueville), ceux qui

voulaient agir pour que les classes dominantes renouvellent et renforcent ainsi leurs pouvoirs (Guizot - Tocqueville) et ceux qui voulaient que les classes se rencontrent pour se partager le pouvoir (Michelet - Mary-Lafon).

Jean-Paul Damaggio